

Histoire d'une bourse verte : [suite]

Autor(en): **Chevassus, Adolphe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 21

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le canton de Fribourg ils n'attendent pas pour le faire les jours de bénichon, il en est de même dans mon pays : de Fribourg aux plaines de La Crau c'est, comme tu le dis originalement, le *balancement régulier du verre et de la bouteille*.

C'est peut-être ce qui fait l'équilibre du monde ! Voilà une chose à laquelle tu n'as pas pensé et qui est digne de ton attention. Mais crois-tu, pauvre folle, que les hommes boivent pour le plaisir de boire ? Je leur suppose, malgré leur infériorité relative, des goûts plus délicats et plus relevés. Ainsi, mettant toute coquetterie de côté, ne crois-tu pas qu'en caressant la dite bouteille, ils ne veuillent, sans le vouloir, nous rendre hommage ? Ceci peut te paraître paradoxal, cependant rien n'est plus vrai. Bacchus et l'Amour sont compagnons.

Pour t'en convaincre, écoute, à ce propos, les discours que les hommes tiennent entre eux : qu'ils remplissent leurs coupes sur les collines de Vevey ou de Clarens ou sur les bords du Rhône, que ce soit le bon vin de la Côte qui pétillait au fond des verres ou que le Lunel et Saint-Georges troublent leur cervelle, tout en nous calomniant, en nous accusant de *tout*, comme tu le dis malicieusement, ils boivent, ma chère, à notre santé ; car, après avoir commencé par des méchancetés vulgaires dont ils ne croient pas le premier mot, ils finissent tous, oui tous, sans exception, par des gentilleses et des amabilités. Nos ours s'apprivoisent. Ils versent même, les imbéciles ! un pleur de sensibilité.... Cela devient attendrissant ! Le vin fait parler la corde délicate de ces messieurs ! Oui, *in vino veritas* ! Que de fois tu as dû rire comme moi.... Mais tu es peut-être sérieuse. Tu prends trop la chose à cœur. En Provence, nous nous moquons des hommes. C'est le meilleur moyen de nous en faire aimer. Use de mon moyen, si vous ne le pratiquez pas encore en Suisse... Après cela, tu trouves que ta vengeance n'est pas complète... ne blasphème pas le vin, ma Gretchen : en lui est notre puissance. Nous sommes, ma bonne amie, comme des naïades, cachées au fond du verre.

C'est là que ces monstres d'hommes nous trouvent... et Dieu sait ! quand ils nous ont bues, ce que nous faisons de leur raison... mais là, franchement, je ne saurais trop le redire, tu fais trop d'honneur au canton de Fribourg en lui octroyant la découverte du mouvement perpétuel, ce mouvement existe partout où règne la femme, et comme elle règne partout, le mouvement perpétuel est partout.

Le vin est un de nos mille moyens pour en maintenir le branle. Tiens, je suis sûre que le rédacteur de l'*Ami du Peuple* a fait son article en pensant à toi, qu'il t'a bue, ma Gretchen, et que te sachant si gracieuse et si jolie, et ne pouvant t'accuser de *tout*, il a dit une petite méchanceté en attendant l'occasion d'en faire une grosse.

A toi de cœur.

BERTHIER-VAREY.

On rupian volliàvè marià 'na felhie qu'étai à la tserdze de la coumouna, s'on lai baillivè tant. La

municipalité s'asseimblia po cein distiuta et lo syndico proposà çosse : Po sè débarassà dè ellia crouie granna, lai faut bailli cein que demandè, mà coumeint sarai dein lo ka dè tot rupà s'on lai baillè dè l'ardzeint, lai faut derè qu'on farà on trossé à la felhie.

Firon eintrà lo lulu et lai desiron : Vaidè-vo, m' n'ami, pisque vo z'êtes decidà à marià ellia felhie, ne vollien fèrè oquiè, coumeint dè justo, et n'ein decidà d'atsetà on petit trossé : dai chaulès, onna tràblia, on lhi... — On lhi ! que fà l'autro, dáo dià-blio ; cein sarà on lhi dè coumon du que l'est la coumouna que l'atsitè et ti lè municipaux sè cràiront avai lo drài dè lai veni cutsi.

Dein lo vilho teimps, lè menistrès interrogàvon du la chère clliao qu'allàvon ao predzo, atant lè vilho què lè djeino, et tot cein sè fasai ein patois.

— Coumeint Elie monta-te ao ciet, demandà-te à 'na vilhe fenna ?

Cllia pourra dzein que creyà que lai dèvezàvè de son bio fràre Elie, lo taupì, que s'étai fotu avau on ceresi, iò couilleasai dai graffions, lai dit : Oh ! on bio coco po montà ao ciet, n'a pas pi pu allà ao coutset dè l'etsilla...

— Vo rappelà-vo, m'n'ami, dáo premì coumandè-meint, que demandà après à cé qu'on lai desai *Balàfre*, qu'avai servi dein lè z'habits rodzo ?

— Hardà-vous ! que boeilà l'autro, que cein fe rechàotà tot lo mondo...

— Et vo, François Luvì, dáo moulin d'avau, recitá lo 8^e coumandè-meint ?

— Oh ! monsu lo menistrè, cein ne mè vouaitè plie, y'é remet lo moulin à mon valet !...

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

V

Julien se surprenait parfois à penser que celui-là serait bien heureux qui unirait un jour sa destinée à celle de Mlle Marianne. Mais celui-là, constatait-il bientôt avec regret, ce ne serait jamais lui, pauvre garçon qui n'avait pas une obole, pas un pouce de terre au soleil. Hélas ! se disait-il, tant de bonheur ne m'est pas réservé.

Un soir, Julien qui avait pour habitude de déposer la bourse verte sur le marbre d'une commode de sa chambre, s'aperçut — chose étrange — qu'il s'y trouvait plus d'argent qu'il n'y en avait laissé. Son contenu s'était augmenté d'un louis. Mystère ! Personne, excepté la vieille gouvernante de la maison, chargée de faire la chambre, ne pénétrait chez lui. Il fut perplexe. Le lendemain, le surlendemain, le petit fonds de la bourse avait encore augmenté. Qui donc pouvait opérer cette multiplication ? Il voulut en avoir le cœur net, et, prélevant ce qui lui était ainsi échu par une voie mystérieuse, il se rendit auprès de M. Mason. Celui-ci allait se mettre à table, s'étaient déjà assises Mme Masson et Mlle Marianne.

— Pardon, dit Julien, après avoir salué ces dames et serré la main du patron, mais il se passe ici un mystère dont je désirerais avoir au plus tôt l'explication... et..., peut-être, ajouta-t-il, en regardant Mlle Marianne, pourriez-vous me la donner.

Et en deux mots, il expliqua l'objet de sa visite, puis, tenant au patron l'or tombé dans la bourse verte, il attendit la réponse.

Marianne baissa les yeux et rougit.

Mme Masson ne dit mot.

— C'est sans doute quelque providence, fit M. Masson, en refermant la main de Julien sur l'or qu'elle contenait. Gardez-le tout et que votre conscience soit en repos. Mais Julien insista, et, sur le nouveau refus de M. Masson, déposa l'or sur la table devant Marianne : — Ce sera pour les pauvres, fit-il. Il n'y avait plus possibilité de ne pas accepter.

— Noble jeune homme ! firent les dames dans un *aparte*.

— Asseyez-vous au moins, dit M. Masson à Julien, qui prit place devant son couvert. — Désormais Julien savait le nom de sa providence.

Julien, cependant voyait luire sa première aurore de bonheur depuis son départ de Vouvray : bonheur relatif sans doute, s'il se reportait à quelques années en arrière, alors qu'il passait ses deux mois de vacances dans la maison à mi-côte, entre un père respecté, adoré, et une mère chérie. Bonheur à peu près complet, maintenant que ces deux êtres tant aimés n'étaient plus, maintenant qu'il était seul au monde. Il venait, en effet, de retrouver une seconde famille.

Il y avait dix-huit mois environ que Julien vivait dans la famille Masson, laquelle le prenait de plus en plus en affection en le considérant moins comme un ouvrier que comme un fils. Julien lui-même se sentait chez lui au sein de ces braves cœurs ; il eût voulu y passer sa vie. Mais de temps en temps, Vouvray lui apparaissait, et il en avait la nostalgie.

Un jour, n'y tenant plus, il déclara à M. Masson que son désir était de retourner dans son pays... Assurément, fit-il, je suis confus de toutes vos bontés, j'ai retrouvé en vous un second père, en Mme Masson une seconde mère, en Mlle Marianne j'ai trouvé... une... sœur... oui, une sœur, répéta-t-il en appuyant sur le mot, et toute ma vie je garderai souvenir de l'accueil qui m'a été fait ici... mais (et ici sa voix trahit son émotion) il est des devoirs qu'un fils pieux ne doit jamais méconnaître. Je dois à la mémoire de mon père et de ma mère d'habiter les lieux où ils ont fait un peu de bien et où leur souvenir, j'en ai l'assurance, est béni et respecté. J'achèterai là-bas quelques outils, je louerai une boutique, je m'y établirai... mais je vous promets de venir vous revoir... plus tard.

Mme Masson était émue ; M. Masson lui-même paraissait attendri ; quant à Mlle Marianne, elle venait de se détourner pour cacher ses pleurs sans doute.

— De tels sentiments vous honorent, fit à la fin M. Masson, et je ne chercherai pas à combattre votre dessein. Et là dessus, il l'embrassa.

— Je vous quitte, fit-il à Julien, je dois partir pour quelques jours, mais, je l'espère, nous nous reverrons — puis il sortit.

Julien prit congé de ces dames, dont l'émotion était visible, adressa un timide adieu à Marianne, puis courut faire sa malle. Après quoi il descendit à l'atelier, car il ne devait partir que le lendemain. Le soir, en rentrant chez lui, il remarqua que les fenêtres étaient fermées chez Mme Masson. Il apprit que ces dames étaient aussi parties en voyage.

Le lendemain au matin, il prenait le chemin de Tours, où il s'arrêta tout un jour chez son patron d'apprentissage, qui fut tout heureux de le revoir.

Le surlendemain, vers dix heures, il arrivait à Vouvray. Son premier soin fut d'aller au cimetière. Les deux tombes étaient fleuries, comme si lui-même les avait entretenues la veille. Cette attention le toucha. Qui donc pouvait s'être chargé de ce soin pieux ? Puis, il monta à la petite maison du coteau. Elle était dans le même état qu'il l'avait laissée, extérieurement du moins. Les deux touffes de chèvrefeuille servaient de portique à la grille d'entrée. La cour était comme ci-devant, bien sablée toujours bien entretenue. La niche de César était toujours là. Le chien l'ayant reconnu vint le caresser et lui faire fête. Décidément M. Desrieux n'avait fait aucun changement dans l'immeuble. Ce fut avec plaisir qu'il le constata. La porte était entr'ouverte, il pénétra dans la cour, puis sonna. Il ne pouvait décemment se dispenser de rendre une visite à M. Desrieux, qui l'avait connu enfant, et qui,

en somme, s'était conduit en galant homme à l'endroit de sa mère. Il ne savait d'ailleurs où il se fixerait, et à cet égard, M. Desrieux pouvait lui être de quelque utilité.

La porte s'ouvrit tout à coup, mais au lieu de M. Desrieux qu'il s'attendait à voir, ce fut, devinez qui ? M. Gilbert Masson ! Julien en tomba de son haut.

— Vous ici, patron ? fit-il.

— Moi-même mon cher Julien, je vous attendais...

— Vous m'attendiez ! reprit Julien avec surprise.

— Sans doute, fit M. Masson, en le précédant jusqu'au salon : ne dois-je pas vous faire les honneurs de chez vous ?

— De chez moi ? je n'y comprends rien. Ne sommes-nous point chez M. Desrieux ?

— Autrefois, oui. A présent, non. Ecoutez, dit-il, après avoir fait asseoir Julien près de lui.

(La fin au prochain numéro).

Un commis-voyageur, bavard, comme on en rencontre fréquemment, faisait le voyage de Lausanne à Fribourg, en compagnie d'un brave curé de campagne. Après avoir causé assez familièrement de choses et d'autres, le voyageur de commerce pose à son compagnon cette question, vieille comme les rues et connue de chacun :

— M. le curé, pourriez-vous m'indiquer la différence qui existe entre un évêque et un âne ?...

— Et vous, Monsieur, reprit vivement le curé, pourriez-vous me dire la différence qu'il y a entre cet animal et un commis voyageur ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! ajouta le curé, ... de différence... je n'en vois pas.

Un individu assez mal famé dans son village, assis à l'auberge en face d'une chopine, s'entretenait avec son voisin de la fragilité de la vie, et disait : « Enfin, voilà, quand il plaira au bon Dieu de me prendre, je suis tout prêt. »

— *Oh ne crains rein, répliqua un bon paysan qui écoutait leur conversation, lo bon Dieu ne preind jamais cein que ne l'ai appartint pas.*

Le concert de Monsieur Sarasate a eu le succès le plus brillant. Rappelé six fois sur la scène par un auditoire enthousiasmé, le grand virtuose n'a suscité partout que l'admiration. Nous désirons vivement qu'un second concert permette à tous les lausannois d'entendre un des plus célèbres violonistes de notre temps.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Beau choix de papier pour fleurs et de papier de couleur, glacé.

Couleurs anglaises, pinceau et papier teinté pour aquarelles ; — blocs anglais, pour dessin.

Cartes de visites très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY